

fort à craindre dans les régions méridionales. Pour labourer ces terres avec l'économie désirable, et faire, en même temps, un bon travail, il est donc nécessaire de choisir le moment où elles ne sont ni trop sèches, ni trop humides, et, pour le bien saisir, il faut un tact que l'on n'acquiert que par l'expérience.

Nombre des labours.

Le nombre des labours que l'on donne à la terre entre deux récoltes consécutives dépend de plusieurs circonstances, entre autre de la nature du sol, de la plante qui l'a précédemment occupé et de celle qu'on veut lui confier, des influences météorologiques, et de la propreté du terrain.

Les terres qui contiennent une forte proportion d'argile, réclament de fréquents labours. Douées d'une grande ténacité, on ne parvient à leur donner un ameublissement suffisant que par des façons répétées. Les terres sablonneuses, au contraire, dont les particules sont faiblement unies, se divisent facilement, et il ne faut jamais qu'un petit nombre de labours pour les mettre en état de recevoir les ensemencements.

Les influences météorologiques de l'atmosphère contribuent parfois à l'ameublissement du sol, et permettent ainsi de réduire le nombre des labours qui, sans leur concours, eussent été nécessaires. Tel est le cas pour les terres argileuses labourées en automne du moins quand l'hiver ne se montre pas très pluvieux. Sous l'action des gelées, elles se divisent d'une façon très-remarquable, et, fréquemment alors, si elles sont exemptes de mauvaises herbes, un simple hersage au printemps suffit pour les préparer à recevoir la semence. Mais il n'en est pas toujours de même, et souvent il arrive que, sous l'influence de pluies persistantes, des terres bien préparées par des façons antérieures, se fassent si fortement et reprennent une consistance telle, que l'on est obligé de les labourer de nouveau avant de pouvoir les ensemençer.

Les plantes qui font l'objet de nos cultures, n'ont pas toutes les mêmes exigences sous le rapport de l'ameublissement du sol. Il en est qui réclament une terre parfaitement bien remuée et divisée; d'autres, au contraire, se plaisent dans des sols auxquels des façons mécaniques peu nombreuses ont laissé une certaine consistance. Celles-ci se contentent donc d'un nombre de labours qui serait insuffisant pour assurer la réussite des premières. Au surplus, pour arrêter le nombre de labours dont une terre a besoin, il est indispensable de tenir compte des façons qui lui ont été données pour la récolte précédente, et de la manière dont celle-ci se comporte à l'égard du sol qu'elle occupe. Les façons données en vue

d'une récolte peuvent encore se faire sentir sur celle qui lui succède. C'est ainsi, par exemple, qu'après la culture des patates, qui exigent une terre très-bien préparée et des soins d'entretien multipliés pendant leur croissance, qui agissent, en outre, mécaniquement sur la couche arable par leur mode de développement, il faut des labours moins nombreux qu'après une récolte de céréales, pour obtenir l'ameublissement réclamé par la prochaine emblavure, (semence de blé.)

Mais les labours n'ont pas uniquement pour objet d'ameublir le sol, ils doivent également concourir à la destruction des mauvaises herbes. Celles-ci se multiplient, dans certains cas, avec une facilité désespérante, et quoique les assolements bien combinés fournissent les moyens de leur faire une guerre efficace, il est des circonstances où, pour les maîtriser économiquement, il faut avoir recours à des labours répétés. Cela peut occasionner un retard dans les semailles, et même obliger à laisser la terre en jachère pendant un certain temps. Dans tous les cas, les façons de labourage doivent être ordonnées de manière à arrêter la propagation des plantes adventices (plantes qui croissent sans avoir été semées) et à contribuer au maintien de la propreté du sol qui ne saurait être négligée sans porter préjudice aux produits de nos cultures.

Pour la *Semaine Agricole*.

Correspondance Européenne.

ETABLISSEMENT DE MM. RANSOMES, SIMS & HEAD.—INSTRUMENTS ARATOIRES.

Après avoir visité la ferme de Mr. Mechi, que j'ai décrite dans ma dernière correspondance, je me rendis à Ipswich, à 22 lieues de Londres pour visiter l'immense fabrique d'instruments aratoires des Messrs. Ransomes, Sims, & Head. Cet établissement qui couvre près de 13 arpents de terre et donne de l'occupation à 1100 hommes, est situé sur le bord de la mer. Les vaisseaux chargent à leur propre quai et une voie ferrée amène les chars dans les différentes parties de leurs usines. Je n'ai pas à vous parler des diverses machines qu'ils fabriquent puisque je compte traiter ce sujet d'une manière générale lors de la prochaine exposition de la Société Royale d'Angleterre qui doit avoir lieu cette année à Wolverhampton, du 10 au 15 juillet prochain. Qu'il suffise de dire que MM. R. S. H. & Co., se sont fait une réputation universelle et qu'il suffit de prouver qu'une machine sort de leur fabrique pour qu'on sache qu'elle est du meilleur modèle et composée des meilleures

matériaux qu'il est possible de se procurer. Ici, en général, on tient particulièrement à la réputation de sa maison et on préférerait briser un article que de vendre ce qui pourrait faire tort au nom des fabricants. Il est malheureux qu'en Amérique—ce qui comprend notre pays,—les fabricants ne se soient pas encore persuadés que c'est là la meilleure politique pour celui qui veut que sa réputation soit durable. Celui qui possède un bon instrument en est fier et attire de la clientèle au fabricant qui l'a fourni. Tandis que ces outils coûteux qui ne semblent être faits que pour pourrir aux pignons des granges ne sont certainement pas plus utiles aux fabricants qu'aux cultivateurs d'essapointés. De plus, il semble prouvé que pour fabriquer des instruments aratoires avec le plus d'avantages, il faut un grand capital, qui permette au fabricant de se procurer les modèles les mieux faits, les bois les plus sains et les plus secs, les fers et aciers des trempes les plus parfaites et la main-d'œuvre la plus habile, dirigée par des mécaniciens dont la science et la pratique ont été éprouvées. Tout ceci ne peut se réunir que là où le marché est suffisamment grand pour écouler avec rapidité et profit tous les objets qui sont fabriqués.

Il est donc évident, à mon avis, que d'ici à plusieurs années, il faudra aller à l'étranger pour trouver les meilleurs instruments aratoires dont la confection demande un capital considérable et un vaste marché. Je n'entends pas par là décourager nos fabricants canadiens d'instruments aratoires. Qu'ils se bornent à faire et à faire parfaitement ces outils dont tout le monde a besoin; qu'ils se fassent la réputation de ne fabriquer que des instruments durables et bien faits, dont l'usage sera une source de profit pour le cultivateur et pour ses enfants, et petit à petit ils verront augmenter leurs affaires d'une manière profitable pour tout le monde. En attendant, celui qui voudrait se procurer un instrument nouveau et qui a fait ses preuves dans un pays étranger aurait tort d'essayer à économiser en faisant copier cet instrument plutôt que de payer de suite le plein prix pour l'article fabriqué par les hommes les plus habiles.

Charrues à deux rates ou bis-socs.

Si nous voulons faire des progrès en agriculture, il faut bien se rendre compte des succès obtenus dans les pays étrangers, voir si nos conditions de climat, de sol, de marché, de main-d'œuvre, &c., nous permettent la pratique de ces méthodes améliorées et, dans ce cas, il faut encore faire des essais en petit, avec soin et avec prudence pour voir jusqu'à quel point la pratique se conformera avec nos théories. C'est dans ces essais que nos sociétés d'agriculture peuvent être les plus